

Coup de coeur
Une amitié à la campagne
Withnail and I

Gloria Kearns

Volume 7, numéro 4, mai-juillet 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kearns, G. (1988). Compte rendu de [Coup de coeur : une amitié à la campagne / *Withnail and I*]. *Ciné-Bulles*, 7(4), 20–21.



Richard E. Grant, *Withnail and I*

Gloria Kearns

Une amitié à la campagne

■ Dans la tourmente socio-culturelle de la fin des années

60, les marginaux étaient rois. La vie de bohème reprenait droit de cité, les paradis de plus en plus artificiels et les tignasses abondantes servaient plus ou moins efficacement à camoufler un certain mal de vivre.

1969. Dans l'horrible désordre d'un appartement londonien, un jeune homme dont la grande beauté n'a d'égale que l'angoisse qui le consume s'affaire à écrire le récit de son quotidien. Une vie que le chômage, l'alcool, les drogues et Withnail, son colocataire et ami, rendent particulièrement pénible.

Withnail and I, dirigé par le réalisateur Bruce Robinson d'après son propre scénario, est l'histoire d'une amitié que le narrateur, dont on ne connaîtra jamais le nom, essaie désespérément de sauver ; une tentative inconsciente de ne jamais atteindre l'âge adulte. Ils ont 25 et 30 ans, ils sont tous deux acteurs et sans emploi. « I » surnage et Withnail, avec son air digne d'aristocrate déchu, s'enfoncé irrémédiablement.

Cette situation presque sans issue est, contre toute attente, le point de départ de ce qui, à mon sens, s'avère la meilleure comédie britannique présentée sur nos écrans depuis fort longtemps. Un film tout petit, tout mignon qui sait à la fois nous faire rire et nous peiner profondément.

Et le salut viendra de la terre ! C'était du moins le credo de l'époque. Les deux compères iront donc se ressourcer à la campagne, à l'extrême nord de leur pays, où une pluie aussi diluvienne que glaciale les accueillera à bras ouverts. Enfin l'Angleterre montrée sous son vrai jour : froide, humide et splendide à vous couper le souffle.

Mais le sens de l'initiative n'est pas le point fort de nos héros. Leur retour à la terre a tout de la simulation. C'est simplement que l'oncle de Withnail, Monty, un gros homme riche, excentrique et rubicond, consent à leur prêter sa résidence secondaire dans l'espoir de conquérir «I» dont il tombe éperdument amoureux au premier regard.

Bien sûr, la vie de campagne n'est pas aussi idyllique que promis. L'hospitalité des voisins, la crainte engendrée par un Irlandais saoul et par un braconnier menaçant ainsi que l'arrivée inopinée de Monty qui le poursuit de ses assiduités concourent à décourager le pauvre «I» alors que Withnail observe le tout avec un détachement mêlé de cynisme. Les deux amis sont déjà fort loin l'un de l'autre. Cette amitié que la ville avait commencé à effriter, la campagne achève de la ruiner.

Puis la vie reprendra le dessus. «I» obtiendra finalement un rôle très important dans une compagnie de tournées, coupera ses belles boucles brunes et nous paraîtra plus angélique que jamais. Mais l'avenir demeurera sombre pour Withnail. On peut cependant, à la lumière du monde actuel, extrapoler et imaginer en toute méchanceté que son oncle finira par lui trouver un emploi à la très cotée Bourse de Londres.

Withnail and I, c'est un scénario intelligent et bien construit. Mais Robinson nous offre beaucoup plus qu'une simple histoire, si intéressante qu'elle soit : il nous fait découvrir d'excellents acteurs. Richard E. Grant, un transfuge sud-africain arrivé en Grande-Bretagne en 1982, réussit fort bien à nous charmer et à nous faire aimer le décadent et prétentieux Withnail dans le désespoir qui l'habite et l'ignominie qui en résulte. Paul McGann, malgré son jeune âge, est un acteur à la réputation bien établie en Angleterre. Il campe ici avec brio le narrateur anonyme angoissé, victime de sa beauté, de sa naïveté et de Withnail.

Si Grant et McGann en sont à leurs premières armes au cinéma, on connaît déjà Richard Griffiths pour l'avoir vu, entre autres, dans **A Private Function**, une comédie britannique sur la vie et le marché noir après la Deuxième Guerre mondiale. Sa prestation magistrale dans le rôle de l'imposant oncle de Withnail donne lieu à des scènes fascinantes, souvent aussi comiques et ridicules que pathétiques comme celle où le brave mais porcine Monty déclare sa passion enflammée au pauvre «I» qui, effrayé, tente par tous les

moyens de se dégager de cette situation désagréable.

Une telle entente entre des acteurs d'expériences aussi différentes est un pur délice, tout comme les images du film procurent un enchantement qui frôle parfois l'extase. Rarement ose-t-on photographier la campagne anglaise dans toute sa vérité. On profite généralement des trois seules journées ensoleillées de l'année pour tourner. On cache les pluies qui font pourtant partie de la vie quotidienne et qui font naître ce vert si extraordinaire, typique de l'Angleterre et de l'Irlande. C'est un superbe hymne à la beauté des choses et des gens que chante Robinson lorsqu'il nous envoie l'image d'un Paul McGann grelottant, transi de froid et d'humidité, marchant dans les vertes collines au petit matin.

Mais un des éléments essentiels du film est son climat de nostalgie. La fin d'une amitié, de la vie de bohème, des années 60 : une époque de mini-révolution où l'horizon s'ouvrait devant chacun. Tout était permis, l'avenir était à la paix et à l'amour. Une époque que, du haut de mes douze ans, je n'ai malheureusement pas pu contempler. ■

Solution des mots croisés :

	N	A	E	D		E	R	R	O	L	9
			M		O		E	I		A	8
	E	N	O	H	P	O	T	O	H	P	7
	U	O	R	T		G		P	C		6
	R	B			N	I	K	S	I	R	5
	G		T	S	O	V		E	R	E	4
		L	A	I	D		U			A	3
	T	U		U		D	Y	O	L	L	2
	G		A	N	L		A	P	R	A	1
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1		